LE SACRÉ ET LE PROFANE DANS LE SYMBOLISME DU GRAAL

Crina-Magdalena ZARNESCU
Universitatea din Piteşti

Résumé: *Le saint Graal reste dans l'histoire spirituelle de l'humanité comme une synthèse des temps païens (ou préchrétiens, dans la vision de R.Guénon) et des temps chrétiens, un archétype « inconscient » où signifiant et signifié s'accordent dans une parfaite et indéniable harmonie, qui ne cesse de fasciner par son ambiguïté, qui fait rêver « les chercheurs infatigables de l'esprit » et les provoque à dénicher une ultime vérité qui satisfasse à leur soif d'absolu.*
Mots-clés*: archétype, chrétien, païen*

1. *Le saint Graal* reste dans l'histoire spirituelle de l'humanité comme une synthèse des temps païens (ou préchrétiens, dans la vision de R.Guénon)[1] et des temps chrétiens, un archétype « inconscient » où signifiant et signifié s'accordent dans une parfaite et indéniable harmonie, qui ne cesse de fasciner par son ambiguïté, qui fait rêver « les chercheurs infatigables de l'esprit » et les provoque à dénicher une ultime vérité qui satisfasse à leur soif d'absolu.

Le mythe représente une forme achevée et complexe de ce qu'on peut appeler *le langage symbolique* (ou significatif, parce que le sujet humain s'y exprime réellement lui-même), par opposition au langage des objets, désignatif, informationnel et utilitaire. Tout ce qui donne sens et valeur, tout ce qui dit l'homme existant passe par ce langage symbolique dont la poésie et le langage religieux sont les expressions privilégiées. Ce langage symbolique est donc essentiel à l'existence, car « c'est poétiquement que l'homme habite la terre », dit Novalis.

La vérité du mythe est une vérité symbolique: elle propose pour le monde, la vie, les relations humaines, *un sens* qu'elle ne peut imposer ni démontrer; j'y entre ou je n'y entre pas, le mythe joue de son pouvoir fascinant ou bien il ne m'atteint pas! La plupart des mythes qui nous viennent du passé ou de certains espaces mentaux (des dieux de l'Olympe aux dragons chinois) ne gardent plus pour nous qu'une valeur culturelle ou tout simplement décorative. De toute façon, les mythes structurent d'une façon spécifique les couches profondes de notre spiritualité qu'on le veuille ou non.

Il faut rappeler que *le symbole*, en grec (sur le verbe *sumballein*-assembler) a d'abord désigné un signe de reconnaissance (re-connaissance) consistant en un objet, pièce, monnaie, médaille, *cassés* en deux parties dont, seuls, les détenteurs pouvaient assurer la réunion. C'était postuler, par là, l'existence d'un stade originel, *in illo tempore,* où la fracture n'avait pas encore eu lieu. De là à la seconde acception, celle de *modèle idéal* il n'y a qu'une marge mince, légitimée pourtant par le fait qu'ici, l'archétype se teinte d'un jugement de valeur, au détriment, sans doute, parfois, de sa simple qualité initiale et paradigmatique.

2. Le mythe du Graal, l'un des mythes fondateurs de l'ésotérisme religieux, dont l'extrême complexité s'est chargée d'une polyvalence antithétique par couches successives est censé recevoir des approches différentes relevant des correspondances symboliques qu'il

BDD-A5462 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:20 UTC)

justifie. De cette façon, la forme géométrique qui se rattache à toute une sémiologie emblématique renvoie par associations et suggestions à une multitude d'interprétations telles le mystère de l'eucharistie, la régénération cyclique, l'hermétisme alchimique etc.

Faire une « lecture » de ce symbole par la grille psychanalytique de C.G.Jung et de G.Durand nous a semblé des plus suggestives. Les références aux positions théoriques d'un R.Guénon ou de M.Eliade ainsi que les « interférences » littéraires et musicales qui enrichissent et nuancent cette lecture ne manqueront pas.

On a souligné à maintes reprises que l'histoire de l'humanité se définit par la tentative poursuivie de faire concilier les contraires, de refaire l'unité primordiale des temps mythiques. Le Moyen Age, cet immense « carrefour » où les mondes païen et chrétien se croisent, a essayé plus que toute autre époque de fondre les oppositions, de les faire coïncider, dans un symbolisme *in-différent* (selon un mot de Jung) ou un *isomorphisme symbolique*, dans la vision de G.Durand.

3. Pour bien comprendre la portée symbolique du Saint Graal, il faut rappeler encore une fois les composantes païennes et chrétiennes qui le rattachent aux rituels et aux traditions des temps reculés et aux valeurs sacrées et thaumaturgiques que l'antiquité d'après Jésus Christ lui confère.

R.Guénon fait une association très suggestive entre le hiéroglyphe égyptien qui désigne le mot *cœur* – ayant la forme d'une coupe ou d'un vase - et le saint Graal. *Ce vase est considéré comme le symbole du cœur et, en s'y substituant dans l'idéographie égyptienne, il nous a fait tout de suite penser au Saint Graal, d'autant plus que nous voyons dans ce dernier, sauf le sens général du symbole (considéré, d'ailleurs, et en même temps, sous ses deux aspects, divin et humain) un lien encore plus spécial et direct avec le cœur même de Jésus Christ*.[2]

3.1. Selon la légende, le Saint Graal représente la coupe qui a servi lors de la Sainte Cène et dans laquelle Josèphe d'Arimathie a recueilli le sang du Christ sur la croix. Il s'ensuit que la coupe devient, dans la vision de Guénon, le symbole substitutif du cœur de Jésus Christ en tant que réceptacle de son sang. Un détail encore plus suggestif que la légende mentionne c'est que la coupe a été sculptée par les anges, d'une émeraude tombée du front de Lucifer lors de sa chute. Selon Guénon, par le biais d'un symbolisme syncrétique, cette émeraude rappelle d'une façon frappante la perle frontale (*ūrnā*) qui, dans l'iconographie hindoue, représentait le troisième œil de Shiva, désigné également par le syntagme *le sens de l'éternité*. On raconte, par la suite, que le Graal a été confié à Adam, encore « locataire » du Paradis terrestre, mais qu'il a égaré, ne pouvant l'emporter au moment où il en a été chassé. A ce moment précis, l'homme a perdu sa chance de considérer les choses dans la perspective de l'éternité. Il a été condamné au devenir et au destin réversible du temporel. Il est hors de doute que du temps où il vivait dans l'Eden, l'homme se trouvait, à proprement parler, dans le cœur de Dieu. La légende ne nous fournit aucune précision sur la façon dont on a assuré la protection et la transmission du Graal, mais son origine celtique nous laisse comprendre que les Druides ont joué un rôle essentiel dans la permanence de ce symbole. En somme, il parle d'une hypostase syncrétique spirituelle, plus précisément, de la présence du Verbe divin au sein de l'humanité terrestre.

A l'ubicuïté du statut du Saint Graal est associée, par un apparent jeu de mots, l'idée que ce syntagme, le Saint Graal, représente l'aboutissement linguistique du « Sangréal »

BDD-A5462 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:20 UTC)

qui n'est que la combinatoire syntagmatique de la séquence « sang réel » « ou royal ». Il est évident que cette association renvoie au sang de Christ.

3.2. Guénon associe souvent la coupe à la lance. La lance elle-même accumule le long du temps une gerbe de significations, à partir de l'épisode où le soldat romain a percé le flanc de Jésus Christ crucifié, en faisant couler le sang, jusqu'à la configuration d'un microcosme symbolique de la totalité sacrée. La coupe et la lance ne constituent pas une association fortuite, mais dans la vision de G.Durand, *une complémentarité psychologique,* de la même façon dont le clocher et la crypte, la source et le lac sacré sont inséparables. Gilbert Durand va plus loin et circonscrit ces éléments, faisant partie d'une *épiphanie du sacré*, à un syncrétisme fondamental et polyvalent : *La persistance d'une telle légende, l'ubicuïté d'un tel objet nous montrent la profonde valorisation de ce symbole de la coupe, qui est en même temps, vase, grasale, et tradition, livre saint, gradale, c'est-à-dire, symbole de la mère primordiale, nourrice et protectrice.* [3]

Les deux axes, vertical – la lance – et horizontal – la coupe - recréent un espace qui, dans la vision psychanalytique, d'un Jung ou d'un G.Durand, met en évidence l'isomorphisme qui rattache à la cavité, au cratère *(Graal – Krater)* [4], à la matrice maternelle, au tombeau, les symboles phalliques tels : épée, menhir, clocher, temple, etc. Sacralité et intimité, retour à la matrice maternelle, identifiée à la nef du temple et l'élancement du clocher dans un mouvement ascensionnel. La cathédrale représente une *imago mundi*, une image du monde, où les éléments profanes participent à la création du sacré. Cette ambivalence du symbolisme rattache dans l'espace de la cathédrale l'endroit matriciel de la nef où la présence de la Sainte Vierge suggère la régénération perpétuelle de la divinité, le tabernacle où l'on garde les sept sacrements, mais aussi la tombe où l'on trouve les reliques des saints. Durand attire l'attention sur l'étymologie du mot « cimetière » (du gr. *koimêtêrion*) qui renvoie au sens de « chambre nuptiale », ce qui veut dire que tout espace concave, à savoir la nef et/ou le tabernacle représente symboliquement la vie et la mort, la continuité de la vie au-delà de la mort. [5]

3.3. Dans la vision de Jung[6] ces deux symboles associés ont acquis des connotations érotiques et ont été valorisés comme tels dans le symbolisme religieux ; la *Cantique des Cantiques* ou le culte de la Vierge dans la religion catholique, qui a favorisé l'amour courtois, pendant le Moyen Age, représentent deux témoignages, au moins, mais des plus célèbres ! On a ici affaire à un double mouvement : d'une part, des éléments profanes, d'origine gnostique, qui sont sacrés dans les rituels chrétiens, de l'autre, des éléments chrétiens cernés par une certaine ambiguïté païenne. Même, les Pères de l'Eglise, un Saint Augustin ou un Tertullien, ont eu recours à des comparaisons extrabibliques, d'origine païenne, comme, par exemple, la comparaison de la Sainte Marie à une terre vierge qui n'a pas été labourée**.**[7]

Cette interprétation assez provocatrice est peut-être légitimée par une certaine légende véhiculée au IVe siècle, qui racontait que la coupe a été emportée par Marie-Madelaine qui a fui la Terre Sainte et a débarqué à Marseille où ses reliques sont encore vénérées. Mais, à ce niveau l'ambiguïté est encore plus profonde. Sous l'influence de la doctrine gnostique qui considérait Marie-Madelaine l'épouse de Jésus, la coupe et le sang acquièrent de nouvelles valences mises à profit par la littérature du bas Moyen Age. La coupe c'est le ventre matriciel et le sang c'est l'enfant de Jésus que Marie-Madelaine

BDD-A5462 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:20 UTC)

emmène en Gaulle, loin des persécutions déclanchées contre les Chrétiens. La dynastie des Mérovingiens semble descendre directement de l'enfant de Jésus ce qui a autorisé l'idée d'une filiation sainte censée expliquer, par la suite, le statut sacré dont certains descendants, surtout Clovis et Dagobert II, ont joui. Le fait que Mérovée, l'hypothétique enfant de Marie-Madelaine, avait deux pères, dont l'un était un être marin qui vivait aux profondeurs de la mer, explique la filiation symbolique du poisson mystique tel qu'on voit dans le symbolisme iconographique. Ce lien de descendance qui rattache Dagobert à Jésus soutient d'un côté la présence de *la famille* du Graal dans les romans de Chrétien de Troyes qui ont alimenté l'imagination littéraire et artistique jusqu'au XXe siècle, de l'autre l'interprétation psychanalytique, comme nous avons déjà vu. [8]

4. Pour la plupart des chercheurs du XXe siècle, les écrits qui gravitent autour du Saint Graal ont un noyau épique carrément païen qui se rattache plutôt à la cyclicité de la nature et qui rappelle un culte de la végétation très proche des rituels consacrés à Tammuz, Adonis ou Osiris du Moyen Orient. Mais accepter uniquement cela c'est appauvrir la portée symbolique du Graal et réduire à zéro les « feux croisés » de tous ces savants qui n'ont cessé de débattre sur ses implications littéraires, philosophiques ou théologiques. Le mythe du Graal doit être considéré dans sa complexité syncrétique qui suppose une pluralité de lectures que ni les romans qui s'y circonscrivent, ni les références des historiens, ni celles de théologiens non plus ne peuvent l'épuiser, mais au contraire. Les hypothèses qu'on avance ne font qu'en accroître l'intérêt. Il suffit de rappeler les derniers livres, celui de Michael Baigent, *Holy Blood, Holy Grail*, ou D.Brown, pour comprendre la portée de la provocation.

4.1. Les romans de Chrétien de Troyes constituent indubitablement des repères dans la littérature médiévale qui ont éveillé l'intérêt des écrivains par le côté mystérieux du récit. On peut dire que Chrétien a donné à peu près tous les invariants du mythe. Est-il le premier à avoir réuni l'histoire d'un talisman inaccessible et celle d'un innocent qui fait peu à peu l'expérience du monde? Les deux éléments semblent indissolubles. Le *Roman de l'Estoire dou Saint Graal* écrit par Robert de Boron entre 1190 et 1199 a le mérite de transformer ce mythe dans un symbole chrétien au moins pour avoir expliqué que le Graal a été la coupe de la Cène. Perceval, le héros entouré d'une aura magique, et le Roi Pécheur allaient devenir les emblèmes d'un monde mythique, chargé de mystères. Dans son *Lohengrin* (1848), Wagner voyait le château du Graal comme un ailleurs inaccessible où régnait une éternelle félicité. Mais, dans son *Parsifal* (1882), il est plus près de la source ancienne, puisqu'il construit son drame autour de la maladie d'Amfortas, roi du Graal, et du rôle salvateur de Parsifal. Dans cette *terre gaste,* frappée de stérilité, c'est d'une certaine façon le Graal lui-même qui doit être sauvé. Le drame de Julien Gracq, *Le Roi pêcheur* (1946) est délibérément construit à partir de la donnée wagnérienne qu'il s'agit de contester: le couronnement de Perceval serait la fin de toute aventure, la mortelle immobilité. Il faut, semble-t-il, que la quête n'atteigne jamais son dénouement. Il y a deux éléments communs chez Wagner et J.Gracq, à savoir : la maladie et l'attente. Le roi du Graal est malade et le royaume avec lui. On attend l'arrivée de l'Elu qui pourrait le sauver.

Ce mot d'« attente » est lourd de significations. C'est lui peut-être qui caractérise le mieux le motif de la maladie tel qu'il apparaît dans les textes. La maladie a des aspects divers; vécue chez Wagner comme une terrible douleur, elle ne semble être chez Chrétien qu'une gêne supportable: le roi, ne pouvant plus monter à cheval pour chasser, prend le

BDD-A5462 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:20 UTC)

divertissement de la pêche. Ce qui demeure, dans toutes les versions, c'est l'attente de la guérison qui s'identifie au sens même de la quête. Car le mal est incurable par les moyens habituels; Wagner insiste sur ce point: aucun baume n'est opérant; on irait jusqu'à dire: aucun médecin ne peut prévoir un traitement. Il faut attendre que se manifeste la grâce. On remarque que le symbolisme de la coupe en tant que moyen unique de sauvegarde rattache ces trames à l'idée d'une liqueur ou boisson miraculeuse capable non seulement de guérir, mais d'assurer une correspondance avec la sainte eucharistie censée faire transcender les limites du profane. On revient donc sur l'analogie symbolique de la coupe et du cœur du Christ qui s'identifie au Verbe divin, principe vital qui se manifeste comme point central de l'univers.

De la même façon, il est exclu que la quête s'organise selon une stratégie quelconque. Elle ne peut se faire qu'à l'aventure, elle ne peut être vécue que comme une attente et une constante surprise, même quand le héros sait que tout a été réglé d'avance. Car il est écrit: *Veillez donc; vous ne savez ni le jour ni l'heure*.[9] C'est le motif de l'attente que Gracq met le plus clairement en évidence dans son *Roi pêcheur,* comme dans la plupart de ses livres.

4.2. Quant aux interprétations allégoriques, abondantes chez les commentateurs de Wagner, elles tournent toujours plus ou moins autour du mot « Idéal » qu'il est permis, malgré la caution de Baudelaire, de trouver plus pâle que les rituels évoqués par Chrétien. C'est pourtant à Baudelaire que l'on doit l'un des textes les plus extraordinaires qui aient été écrits indirectement sur le Graal, par le biais du prélude de *Lohengrin.* Cette musique, que Wagner donne comme étant la description de la descente du Graal, Baudelaire la rêve de manière *plus vague et plus abstraite*. Cette abstraction ne l'empêche pas de parler de *la sensation de la béatitude spirituelle et physique* et de *la sensation de l'espace étendu jusqu'aux dernières limites concevables* [10]. Faut-il s'étonner que cette expérience à la fois physique et spirituelle de la fascination débouche sur une quête ? Le poète se trouve « impuissant à définir » le sentiment nouveau qu'il a éprouvé, et il écrit: *cette impuissance me causait une colère et une curiosité mêlées d'un bizarre délice*[11]. La page, pertinemment commentée par Bachelard, dans *La Poétique de l'Espace* (p. 177 sq.), pourrait être le point de départ de toute analyse littéraire menée sur les textes du Graal. C'est à partir d'elle que l'on pourrait comprendre pourquoi *La Queste du Saint Graal* ne se résout pas, malgré le projet évident de son auteur, en ternes allégories, pourquoi la description ne cesse de faire appel à l'imaginaire, pourquoi le livre n'est pas un traité de théologie mystique travesti en roman. C'est à partir de Baudelaire que l'on comprendrait peut-être pourquoi est inévitable l'ambiguïté avouée au texte musical de Wagner ou à tout autre texte littéraire qui se circonscrit au symbole du Graal.

5. Quelle que soit l'approche du mythe, il reste un schéma commun qui relève d'un fait exceptionnel, exemplaire, à valeur initiatique, qui provoque une métamorphose spirituelle, un changement de statut, une expérience bouleversante, extatique comme dans une sorte de communion avec la divinité. Cette valeur du Graal réside dans l'origine même du mythe dont la force est donnée par la valorisation des éléments hétéroclites de datation variable, mais qui synthétise l'aspiration de l'homme de se dépasser en esprit, de se retrouver à une dimension qui le transcende. Toute créature a un double spirituel qui la rattache à Dieu créateur et, donc, fonde sa noblesse et sa dignité: on ne voit guère de système de pensée qui n'ait par quelque moyen dûment payé son tribut - serait-ce par rage

BDD-A5462 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:20 UTC)

de négation à cette certitude implicite que nous ne sommes ni seuls ni absurdes, qu'un idéal transcendantal justifie notre présence, bref, qu'il se présente toujours un archétype pour accueillir finalement nos errances ou faire cesser enfin notre exil. Le Saint Graal, la Toison d'Or, la pierre philosophale, l'anti-matière sont de nous, en nous, sans aucun doute, mais ils exigent à la fois un ressourcement et un dépassement.

Les symboles chrétiens proviennent toujours des résidus archaïques, des « engrammes » appartenant à l'histoire tribale, de l'origine et de l'ancienneté desquels on pourrait beaucoup divaguer, mais, quand même, on ne pourrait rien dire de précis. Cette longue période de métamorphoses, de transformations, de renversements qu'est le Moyen Age peut être comparée à un immense athanor*, qui filtre, qui purifie et qui transmue les matières païennes dans de véritables symboles chrétiens mais, qui, ne sont pas entièrement révélés.

Le message spirituel du scénario élaboré autour du Graal ne cesse de hanter l'imagination et la réflexion de nos contemporains – conclut M.Eliade ses observations sur ce mythe*. Bref, la mythologie du Graal fait partie de l'histoire religieuse de l'Occident, même si, comme il arrive souvent, elle se confond avec l'histoire de l'utopie.* [12]

Mais pour nous, les modernes, il est difficile, sinon impossible de rester, comme nos lointains ancêtres, à la « pensée mythique » pure: de nos jours le mythe *doit* être mis en dialogue et en symbiose (toujours conflictuels et difficiles) avec la rationalité métaphysique ou quotidienne - ce que pratiquent depuis fort longtemps, chacune à leur manière, les grandes religions et les grandes œuvres poétiques.

Notes

1. Guénon, René, *Simboluri ale ştiinţei sacre,* Humanitas, Bucureşti, 1997, p.23
2. Durand, Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imginaire*, Dunod, Paris, 1992, p. 235
3. *Idem, ibidem*, p.247
4. *Idem, ibidem*
5. *Idem, ibidem,* p.233
6. Jung, Carl-Gustav, *Tipuri psihologice,* Humanitas, Bucureşti, 1997, p.160
7. Saint Augustin,cf.Ambrosius*, Expositio beati Ambrosii Episcopi super Apocalypsin*, *in* G.Durand,*op.cit*.p.254
8. Eliade, Mircea, *Istoria Religiilor, Editura Ştiinţifică şi Enciclopedică,* Bucureşti, 1981, p.116
9. *La Sainte Bible*, Mathieu, ch.25, 1-13
10. Baudelaire, Charles, *Critică literară şi muzicală, Jurnale intime,* E.P.L.U., Bucureşti, 1968, *Richard Wagner et Tannhäuser à Paris,* p.225.
11. *Idem, ibidem*
12. cf.Eliade, Mircea, *op.cit.,* p.115

* Il n'est pas dépourvu d'intérêt de rappeler ici l'étymologie du mot *athanor* qui, à l'avis de certains chercheurs, dérive du grec *athanatos* qui signifie « immortel ». Le Grand Œuvre des alchimistes s'accomplit dans ce vase grâce à un feu invisible qui est entretenu en permanence et qui correspond au niveau du symbole à la chaleur vitale qui réside dans le cœur. (in R.Guénon, *op.cit*, p.29)

Références bibliographiques

Robert de BORON*, Le Roman du Graal,* Ed. B. Cerquiglini, U.G.E.
Michael BAIGENT, *Holy Blood, Holy Grail* (trad. par Monioca Sabin) Ed. Elit
Mircea ELIADE, *Le Sacré et le profane*, Gallimard, 1965
T.S. ELIOT, *The Waste Land* ,in *Poésie*, Seuil, 1947.

BDD-A5462 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:20 UTC)

Wolfram von ESCHENBACH, *Parzival* (trad. E. Tonnelat), Aubier Montaigne, 1977.
Julien GRACQ, *Le Roi pêcheur*, Corri, 1948.
Thomas MALORY, *La Mort d'Arthur* (fragments traduits dans Aubier, 1948; texte complet dans Dent & Sons, 1978).
La Queste dei Saint Graal, Ed. A. Pauphilet, Champion, 1984.
Jack SPICER, *The Holy Grail* (fragments avec traduction dans *Vingt poètes américains*), Gallimard, 1980.
Chrétien de TROYES, *Le Roman de Percevalou, Le Conte du Graal*, Ed. W. Roach, Droz, 1959.
Richard WAGNER*, Parsifàl,in Livrets d'opéra*, Laffont, 1991).

BDD-A5462 © 2006 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:20 UTC)